

L'ANCIEN ARCHEVÊCHÉ DE TOULOUSE JUSQU'À MONSIEUR COLBERT

par Jeanne BAYLE *

Tous les Toulousains connaissent la Préfecture; peu savent qu'elle a pris la place de l'ancien archevêché. Quant à l'histoire de l'édifice et de ses dispositions intérieures, elle reste largement méconnue (1).

Les textes

On ne sait rien des premiers bâtiments où vécurent les évêques de Toulouse. Sans doute une « *domus ecclesiae* » est-elle citée par Grégoire de Tours au VI^e siècle (2). Mais ce mot peut désigner l'habitation propre de l'évêque, où a lieu le banquet en 585, ou l'ensemble des locaux où sont réunis ses clercs, ses serviteurs et lui-même. Durant tout le haut moyen âge la série des évêques de Toulouse est mal établie et à plus forte raison l'on ignore s'ils vivaient seuls ou en communauté avec leurs clercs. La même obscurité demeure pour les XI^e et XII^e siècles.

À la fin du XII^e siècle, l'évêque jouit d'un logement indépendant où Fulcrand (vers 1179-1200) vit de ses revenus propres et de ceux de son four comme un simple bourgeois de Toulouse. Son successeur Raymond de Rabastens (1202-1205) s'y installe et s'y maintient même après sa déposition. L'enclos de l'évêché comportait alors un puits où allaient boire les mules de l'évêque Foulque (1206-1232) (3). Lors de la révolte de Toulouse en 1216, les croisés envoyés en avant-garde par Simon de Montfort mettent le feu à la ville et se replient dans l'église Saint-Étienne, la tour Mascaron et le palais de l'évêque, ce qui prouve que c'était alors un édifice capable de résister à l'incendie, construit en pierre ou plus vraisemblablement en briques (4).

Après la fin de la croisade, l'Église retrouve la prospérité grâce au retour de la paix. L'augmentation des revenus agricoles, la restitution des dîmes usurpées et l'attribution de biens confisqués aux hérétiques expliquent cette richesse. Aussi Bertrand de L'Isle-Jourdain, évêque de 1270 à 1286, peut-il commencer l'agrandissement de la cathédrale, mais il ne s'occupe pas, semble-t-il, du palais épiscopal. L'évêché fait partie des maisons sur lesquelles le roi de France Philippe III accepte de ne plus lever certains droits après le rattachement du comté de Toulouse à la couronne. Dans cette chartre de 1279, dite la Philippine, sont citées parmi les maisons appartenant à l'évêque la grande salle ou « *aula* », c'est-à-dire le palais épiscopal, et la cour de l'official, « *curia officialis* » (5).

* Communication présentée le 5 décembre 2006, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2006-2007 », p. 256.

1. La seule étude récente, malheureusement trop brève, est due à M. Tollon dans Guy AHLSELL DE TOULZA, Louis PEYRUSSE, Bruno TOLLON, *Hôtels et demeures de Toulouse et du midi toulousain*, Drémil-Lafage, Daniel Briand, 1994, p. 96-97, fig.

2. May VIEILLARD-TROIEKOUROFF, *Les monuments religieux de la Gaule d'après les œuvres de Grégoire de Tours*, Paris, Honoré Champion, 1976, p. 297. Quitterie CAZES, « Le quartier canonial de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse », *A.M.M.*, supplément 2, 1998, p. 24.

3. Guillaume de PUylaurens, *Chronique*, éd. Jean Duvernoy, Paris, Le Pérégrinateur, 1976, p. 46 et 50. *Gallia christiana*, Paris, 1785, t. XIII, col. 20.

4. Eugène MARTIN-CHABOT, *La chanson de la croisade*, Paris, Belles-Lettres, 1978-1989, t. II, p. 212-213.

5. A.D. Haute-Garonne, 1G 700. La Philippine est en outre recopiée dans les anciens inventaires d'archives de l'archevêché au XVII^e siècle.

L'extension démesurée du diocèse de Toulouse et sa trop grande richesse amènent le pape Jean XXII en 1317 à le démembrer et, en compensation, à l'élever au rang d'archevêché réunissant les évêchés qui y ont été découpés. La baisse des revenus consécutive à cette mesure provoque l'arrêt des travaux à la cathédrale et il est impossible pendant plus d'un siècle de rénover ou de reconstruire la maison épiscopale, tant en raison de cette pauvreté relative que de la guerre de Cent ans et de la dépopulation due à la peste récurrente.

Dans le midi de la France le ^{xv}^e siècle est celui de la prospérité retrouvée, grâce au pastel en particulier. L'épiscopat de Denis Dumoulin (1422-1439) et surtout celui de son frère Pierre Dumoulin (1439-1451) sont marqués par des travaux à la cathédrale et à l'archevêché. Le nouvel édifice est bâti « en la partie devant la maison archiépiscopale » d'après Nicolas Bertrand dans *Les gestes des Toulousains* en 1517 ; mais ce même auteur écrivait dans l'édition latine de 1515 : « *in domo archiepiscopali Tholose novam structuram murorum de solemnibus edificii in parte anteriori dictae domus aedificavit* », ce qui est à la fois plus détaillé et plus confus. Catel, paraphrasant Bertrand, parle au début du ^{xvii}^e siècle du « grand corps de l'archevêché qui est sur la place » et l'attribue d'ailleurs à Denis et non à Pierre Dumoulin. De tout ceci il semble résulter que Pierre Dumoulin a agrandi en direction de la place Saint-Étienne un bâtiment qui existait déjà et non pas édifié une nouvelle construction devant la maison archiépiscopale (6).

Le nouvel archevêché est achevé par son successeur Bernard Durosier (1452-1475). Celui-ci fait en particulier réaliser la salle des roses au plafond décoré des roses qui sont ses armes parlantes. Cette pièce reste longtemps la plus belle du palais où logent les rois de France ou de Navarre lors de leurs visites à Toulouse (7).

Avec la Renaissance, les archevêques s'intéressent moins à leur cathédrale et plus à leur palais. Jean d'Orléans (1503-1533) est le dernier à envisager l'achèvement de l'église et y fait élever le pilier qui porte son nom. Il s'occupe aussi de l'archevêché et de ses dépendances. Il n'entreprend pas la réfection du bâtiment, relativement récent, mais il dresse sur la place Saint-Étienne, donc du côté nord, une porte d'entrée décorée de ses armes, en arrière de laquelle monte un escalier. Sans doute s'agit-il d'une tour d'escalier un peu en saillie sur les constructions existantes, laissant subsister « au coing du bâtiment... du costé du midi » la porte primitive « mal construite » devenue entrée de service – la nouvelle porte probablement de style Renaissance étant percée non loin de la vieille porte gothique (8).

Jean d'Orléans fait reconstruire en partie les prisons épiscopales dites l'Écarlate et y fait apposer ses armes sur la porte d'entrée. On voyait aussi les armes du cardinal d'Orléans sur les grillages de fer qui protégeaient les fenêtres du vicariat, c'est-à-dire du presbytère où logeait le curé de la paroisse Saint-Étienne. L'archevêque avait en effet échangé avec le chapitre cathédral cet emplacement contre une partie de la maison du balcon qui touchait l'archevêché ; il voulait ainsi montrer aux chanoines qu'il restait propriétaire éminent du sol. Ses rapports avec le chapitre étaient en effet souvent conflictuels en raison de la sécularisation souhaitée par les chanoines. Ceux-ci fracturent même la porte des archives à l'évêché, où sont conservés non seulement les titres mais une partie de l'orfèvrerie religieuse. Jean d'Orléans les accuse d'avoir volé ces derniers objets pour payer les frais de leur sécularisation. D'où procès et même incendie des archives en 1515... ce qui nous prive peut-être de documents concernant les bâtiments de l'archevêché (9).

Le successeur de Jean d'Orléans, Odet de Coligny, cardinal de Châtillon, archevêque de 1534 à 1550 puis de 1560 à 1562, trouve un palais en bon état. Il y héberge facilement en 1535 le roi et la reine de Navarre, puis en 1542 le roi François I^{er}, le dauphin et la dauphine, moyennant quelques menues réparations. Mais la venue de Charles IX, de la reine-mère Catherine de Médicis et d'une partie de la cour en 1565 nécessitera l'établissement de constructions provisoires en bois. La seconde visite de Catherine de Médicis accompagnée de sa fille Marguerite, reine de Navarre, en 1578 permet de savoir que le palais comportait alors au moins trois belles pièces, la grande salle et les deux chambres des reines, pourvues de cheminées, pour lesquelles les capitouls font porter des landiers et des fagots de bois (10).

6. Nicolas BERTRAND, *Les gestes des Toulousains*, Lyon, Olivier Arnollet, 1517, f^o KIII v^o. Nicolas BERTRAND, *Gesta Tholosanorum*, Toulouse, Jean Grandjean, 1515, f^o XLVII v^o. Guillaume CATEL, *Mémoires de l'histoire de Languedoc*, Toulouse, P. Bosc, 1633, p. 937.

7. CATEL, *op. cit.*, p. 181 et 939.

8. A.D. Haute-Garonne, 1G 935, n^o 61, p. 3 v^o. CATEL, *op. cit.*, p. 181 et 944.

9. CATEL, *op. cit.*, p. 185 et 944. Ces prisons tirent leur nom de la couleur de la peinture de leur porte d'entrée ; elles sont dites exceptionnellement la Brunette en 1536 (A.D. Haute-Garonne, 1G 707, f^o 75). L'Écarlate renfermait la prison des clercs et des laïcs condamnés par l'officialité et celle du juge temporel et du juge d'appel, qui statuaient sur les biens appartenant au clergé (A.D. Haute-Garonne, 1G 702, n^o 1).

10. A.D. Haute-Garonne, 1G 707, fol. 51 (1535). 1G 710, f^o 60 v^o et 79 (1542). Robert MESURET, *Évocation du vieux Toulouse*, Paris, Éditions de Minuit, 1960, p. 249. A.M. Toulouse, CC 2314, f^o 4 et 5 v^o.

Le cardinal de Châtillon entretient régulièrement le palais épiscopal mais n'y fait pas exécuter de travaux importants. À peu près chaque année le toit est vérifié, les tuiles canal remplacées, les serrures et les clés revues ou refaites. Le pavage de la salle des roses et celui de la chapelle basse sont repris en partie en 1537, le bassin de la grande cuisine est réparé la même année. Pour la première fois apparaît « une galerie de la maison de l'archevêché », dont il faut remplacer trois ou quatre chevrons en 1550 (11).

Les dépendances nécessitent des dépenses nombreuses : couverture de la maison du scelleur, située quelque part dans la cour devant le logis principal, en 1534 et 1542, réfection des étables, bâties dans le jardin, après un effondrement partiel en 1535, qu'il faut réparer à nouveau en 1542 (12). Mais ce sont surtout les prisons qui suscitent des travaux : reprise de la cheminée en 1534, fermeture de trous dans le mur à la suite de l'évasion de prisonniers en 1541, sans négliger l'entretien courant des serrures et des barres. Non loin de l'Écarlate, la porte du consistoire de l'official est réparée et les armes du cardinal de Châtillon sont apposées sur les créneaux du mur en avant de la prison (13).

La tenue assez régulière des comptes d'Odet de Coligny permet de saisir l'importance du jardin de l'archevêché. Là s'élevaient étables et écuries, puits à roue et puits ordinaire et surtout des treilles dont les supports en bois étaient changés régulièrement. À noter que le cardinal de Châtillon, en 1548, demande à l'« architecte » Nicolas Bachelier un devis pour le puits rodier, devis qui lui est payé cinq livres (14).

Même si l'archevêque Odet de Coligny passe officiellement au protestantisme en 1562 et est excommunié, Toulouse reste un bastion catholique au milieu de campagnes tenues par les réformés. Les guerres diminuent les simples travaux d'entretien aussi bien à la maison commune qu'au palais épiscopal. Georges d'Armagnac est à la tête de l'archevêché de Toulouse presque sans interruption de 1562 à 1588. Il participe à la politique royale et se préoccupe peu de son diocèse toulousain. S'il se fait représenter en prière dans sa chapelle, c'est sur un manuscrit commandé à un artiste italien et l'oratoire au plafond à caissons n'a rien à voir avec l'architecture religieuse toulousaine (15).

Les derniers troubles des guerres de religion, bien qu'animés par la famille de Joyeuse, n'empêchent pas le cardinal François de Joyeuse, archevêque depuis 1588, de s'intéresser aux questions matérielles et non plus seulement politiques et religieuses de son diocèse. Toulouse n'ayant pas été saccagée par les protestants comme tant de villes de la région, le palais archiépiscopal est toujours debout mais il a besoin d'être réaménagé et mis au goût du jour. Le cardinal de Joyeuse est un gestionnaire rigoureux et économe, aussi possède-t-on encore aujourd'hui un certain nombre de projets, devis et baux à besogne concernant ses travaux. Dans les contrats qu'il passe avec les artisans, il spécifie toujours que les démolitions doivent être effectuées avec soin et qu'on réutilisera tant le bois que la pierre ou la tuile qui auront été récupérés. Il réclame même à un maçon les grillages de fer protégeant une fenêtre que ce dernier avait emportés (16).

Les premiers travaux effectués par François de Joyeuse concernent la petite galerie citée en 1550 (17). D'après un projet non daté, il veut l'agrandir vers l'est pour relier le corps ancien de l'archevêché à une maison dite des pages, située dans la basse-cour non loin de l'Écarlate, où seront logés quelques prêtres. Cette galerie n'a alors qu'un rez-de-chaussée ouvert sur les jardins ; elle est composée de quatre piliers reliés par des arcs, le tout en bois, et mesure 18 cannes 3 pams de long, soit 33 m environ. Le cardinal envisage de remplacer le bois par la pierre, d'implanter deux piliers supplémentaires dans le cimetière Saint-Jacques et d'élever une galerie longue de 26 cannes, large de trois cannes et haute de 18 pams, au-dessus des pièces les plus septentrionales du rez-de-chaussée du logis et de la galerie basse ; elle irait jusqu'à la maison des pages, où l'on est en train de construire deux pièces à l'étage. Il prévoit d'ouvrir cinq croisées au rez-de-chaussée et huit à l'étage plus « deux doubles fenestres en

11. A.D. Haute-Garonne, 1G 708, fol. 25 v° (1537). 1G 714, f° 32 (1550). La mention de chapelle basse doit s'entendre par rapport à la chapelle des prisons, accessible par une échelle en 1534, A.D. Haute-Garonne, 1G 707, f° 38.

12. A.D. Haute-Garonne, 1G 707, f° 38, 39, 40. 1G 710, f° 60 v°. 1G 713, f° 35.

13. A.D. Haute-Garonne, 1G 707, f° 38, 39 et 75. 1G 708, f° 25 v°. 1G 710, f° 59 v° et 60. 1G 711, f° 33 et 33 v°. CATEL, *op. cit.*, p. 185.

14. A.D. Haute-Garonne, 1G 713, f° 47.

15. Charles SAMARAN, « Quelques portraits du cardinal Georges d'Armagnac (1500-1585) », *Bulletin philologique et historique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1953-1954 (1955), p. 221-229, fig.

16. A.D. Haute-Garonne, 1G 937, n° 4.

17. A.D. Haute-Garonne, 1G 935, n° 8, 9, 10 et 15 (projets et devis non datés). Dans le n° 9 on note que la muraille du côté de l'église n'est pas droite. La canne toulousaine vaut 1,796 m, le pam 0,224 m.

forme de balcon » et de vitrer seulement la galerie basse. Le 9 juillet 1592 François de Joyeuse passe deux baux à besogne, l'un avec le maçon Raymond Bourdoncle pour 35 écus sol, l'autre avec le charpentier Gérard Ginestal pour 100 écus sol (18). Les travaux mentionnés sont différents de ceux du projet. Le maçon ne fera que les fondations des piliers ; par contre il rehaussera la muraille au-dessus du portail (de Jean d'Orléans ?), y percera une fenêtre et fournira les pierres de taille et les briques pour les autres ouvertures qui ne sont pas précisées. Il ouvrira deux portes, l'une vers la pièce où loge alors le cardinal, l'autre vers la chambre des pages. Le charpentier fera quatre piliers à la galerie basse, qui n'aura que 12 cannes de long, et autant à la galerie haute ; il les couvrira toutes deux de plafonds portés par des corniches, sous un toit de tuile canal, et il les fermera de cloisons de corondage. Il construira en outre un escalier de bois dans une cage fermée pour descendre de la chambre des pages dans la basse-cour du côté du vicariat. Les travaux sont achevés dans le courant de 1593.

En 1596, dans une seconde campagne de constructions, le cardinal de Joyeuse réaménage ses appartements privés (19). Il agrandit sa chambre aux dépens de la salle contiguë. Il étend la garde-robe jusqu'à une croisée, dont une moitié dans la salle sera fermée et l'autre moitié conservée pour la garde-robe ; la croisée qui éclairait la garde-robe sera fermée à moitié elle aussi et l'autre partie servira au cabinet de la chambre. Le haut des murs au-dessus de la tapisserie à feuillages sera peint ainsi que le plafond par André Vergès. Quant au cabinet agrandi lui aussi, il faut y ajouter des panneaux de bois de noyer analogues à ceux qui existent. Pour réaliser ces transformations, on déplacera les cloisons de massecanat et de torchis ainsi que la cheminée « faite à la moderne et vieille façon », c'est-à-dire gothique, qu'on remplacera par une cheminée dont le cardinal donnera le détail. Les différentes portes de la chambre, de la garde-robe et du cabinet sont garnies de « placards », panneaux de noyer plus ou moins sculptés et moulurés, placés sur un bâti de sapin ; certaines comportaient des châssis à vitres. La chambre et le cabinet ou étude étaient probablement aménagés à l'angle nord-est du bâtiment du *xv^e* siècle.

De 1596 à 1598 le cardinal de Joyeuse transforme les espaces semi publics de l'archevêché par un réaménagement de la grande salle permettant la construction d'une bibliothèque au-dessus. De très nombreux textes concernant ces travaux sont conservés : projets, baux à besogne suivis de divers achats de bois, tarif des matériaux en 1596 et même trois croquis (fig. 1 et 6). Comme pour la chambre et l'étude, le cardinal passe le même jour, le 23 novembre 1596, deux contrats, l'un avec le charpentier Laurent Méliquier, l'autre avec le maçon Raymond Bourdoncle, auxquels il faut joindre le recouvreur Jean Maurel quelques jours plus tard, le 30 novembre (20). La grande salle du rez-de-chaussée mesure 17 cannes de longueur, 6 de largeur et 5 cannes 1 pam de hauteur. Le plafond, alors tendu d'un ciel de toile, doit être abaissé et reconstruit à 4 cannes de hauteur ; les poutres et bois divers seront déposés soigneusement pour être réutilisés. Il faudra fermer les ouvertures et en ménager d'autres si c'est nécessaire.

Les renseignements les plus nombreux concernent la bibliothèque (fig. 1 et 6). Pour qu'elle ait un plan carré de 5 cannes de côté, on réduit la largeur au sol en montant en avant de la charpente, du côté cour et du côté jardin, des « chassilats » hauts de 16 pams (21). Au-dessus de ces cloisons, une partie arrondie, percée de douze lucarnes, six de chaque côté, porte le plafond à 20 pams de haut. Outre les lucarnes, la bibliothèque est éclairée par quatre croisées, deux côté cour et deux côté jardin, couvertes comme les lucarnes de toits aigus « à la française » ; elles sont fermées latéralement par des « chassilats ». Le comble du bâtiment « à la française », sans doute recouvert d'ardoise, est conservé, mais la partie basse en appentis, recouverte de tuile canal, sera rehaussée ainsi que les créniaux qui le limitent pour permettre l'établissement des grandes croisées.

Dans les combles de l'archevêché avaient déjà été aménagées une salle pourvue d'un faux-plafond, dite de la crédance, et une garde-robe accessible par un escalier. Celui-ci est remplacé par un nouvel escalier en chêne à deux repos, garni de balustres de bois tourné ; il part de la galerie et débouche sur un palier entre la bibliothèque et la

18. A.D. Haute-Garonne, 1G 935, n° 48 et 1G 937, n° 4 : Bourdoncle (contrairement au bail une partie du toit de la galerie était couvert d'ardoise en 1596, cf. 1G 935, n° 50). 1G 935, n° 12 et 1G 937, n° 4 : Ginestal (il est appelé aussi Gunestal, Ginestat et même Ginesecal).

19. A.D. Haute-Garonne, 1G 935, n° 3, 4 et 7 (projets), 36 (bail incomplet avec Nicolas Gratieux).

20. A.D. Haute-Garonne, 1G 935, n° 24, 34 (copie du n° 24), 35 et 40 (projets), 17, 18, 19, 20, 25, 37, 38, 39 et 41 (achats de bois), 28 (tarif), 22 et 23 (croquis), 42 et 43 (quittances). 3E 12554, f° 19 (Méliquier), 22 (Rieuepeyroux) et 28 (Jean Maurel).

21. Le « chassilat », mot que je n'ai trouvé dans aucun dictionnaire français ou occitan, ni dans les traités de charpenterie du *xvii^e* siècle, est sans doute une cloison de bois, limitée en haut et en bas par deux planches parallèles, ce qui permet d'isoler les pièces habitables de la charpente.

garde-robe. Les archives sont installées dans la chambre de la crédance et celle-ci est transportée vers le jardin et éclairée de ce côté par une nouvelle fenêtre. Une autre croisée est ouverte côté jardin et une demi-croisée du côté de M^{me} de Pibrac (22).

Lors de ces travaux de 1596-1598 la part du charpentier est prépondérante. Il est en effet payé 1 000 écus sol, soit 3 000 livres tournois à cette date, et une partie du bois lui est fournie, alors que le maçon ne reçoit que 200 écus sol, soit 600 livres tournois. Le travail de ce dernier consiste simplement à exécuter des fenêtres en briques avec « coudières » en pierre, quatre portes, deux avec plates-bandes pour la bibliothèque et la garde-robe et deux plus simples pour l'escalier et la chambre de la crédance. Il doit rehausser la partie supérieure des murs en forme de créneaux, enduire les murs et paver les sols, sans oublier de fermer toutes les ouvertures inutiles, et naturellement fournir tous les matériaux.

François de Joyeuse se préoccupe ensuite, en 1599, de moderniser les écuries et d'y aménager une remise à carrosse, dont la porte d'entrée sera en brique avec piédroits de pierre. Il continue d'embellir l'archevêché en ouvrant une grande fenêtre avec coudière et corniche de pierre du côté du grand escalier (23).

D'autres travaux, dont le bail à besogne n'a pas été retrouvé, ont été envisagés dans un projet non daté. Il s'agissait alors d'élever un arc entre l'archevêché et la muraille de M^{me} de Pibrac pour aménager une sacristie et une garde-robe. La sacristie serait accessible par un escalier creusé dans l'épaisseur d'un mur de 7 pams. Or ce mur et son escalier sont visibles sur le plan de d'Aviler de 1693 (fig. 2) ; le projet a donc été réalisé au moins en partie (24). Au fil des documents d'autres détails apparaissent concernant l'aménagement intérieur de l'archevêché à l'extrême fin du XVI^e siècle. On cite ainsi différentes chambres, celle de la congrégation, celle de M. de Testans (?) avec sa garde-robe, celle de M. Delane (?), une cuisine dont le four est réparé en 1599, un cellier où est installé un jeu de billard (25).

Le cardinal de Joyeuse ne se contente pas de rénover le palais archiépiscopal, il s'intéresse aussi à ses dépendances, l'Écarlate et la maison du balcon. Dès 1593, en liaison avec les travaux de la galerie, il fait réaménager la chapelle des prisons accessible au premier étage par un escalier extérieur en bois. La porte et la fenêtre en sont refaites ainsi que la couverture. Par contre une fenêtre de la galerie trop proche est fermée. La sécurité de l'Écarlate est assurée par la prolongation du mur de clôture sur une longueur de deux cannes avec une hauteur de deux cannes également (26).

La maison dite de la chapellenie sous François de Joyeuse avait été acquise par le cardinal d'Orléans à la suite d'un échange avec le chapitre. Elle fait l'objet d'un projet non daté et de deux baux à besogne passés avec le maçon Raymond Bourdoncle les 9 juillet 1592 et 22 juillet 1593 (27). Dans un premier temps la salle du rez-de-chaussée est modernisée : on y construira une cheminée neuve en brique avec deux piliers portant un arc mouluré, surmonté d'une architrave et d'une corniche. Un couloir et une galerie sont signalés et on réparera le mur de façade jusqu'à une « gélousie » prévue. Dans la seconde campagne, on reprend le mur de façade en brique et on construit le « tonnet » avec « trois banquetz de pierre de tailhe sourtant dehors vers la place de quatre pams et auxdits deux costés deux grandes croysières de pierre ». « Gélousie » et « tonnet » désignent donc l'espèce de pavillon en pierre, percé de deux fenêtres et couvert d'un toit, dit le balcon, se détachant sur la façade de brique (fig. 3). Mais il n'est pas question dans le texte de garde-fou, ni en pierre, ni en fer. Les travaux concernent aussi l'ouverture de plusieurs fenêtres bâtarde et d'une seconde porte d'entrée en pierre et brique, « voûtée en quart de colonne ». Le projet non daté est sans doute postérieur puisque est citée la chambre du balcon, dont on doit reconstruire la cheminée et où il faudra percer une porte. Deux autres cheminées sont prévues, l'une à la salle basse, l'autre dans une chambre du premier étage. Un mur devra être repris en raison des eaux qui viennent de la basse-cour. Cette maison au balcon possède alors un escalier à vis en bois, desservant à l'étage au moins deux chambres en plus de celle du balcon. Au rez-de-chaussée se trouvent une petite chambre dite loge et une cave avec un pressoir, séparées par un couloir en corondage, ainsi qu'une étable et deux galeries.

22. La crédance est l'affirme des revenus de l'archevêché. La comparaison du compoix de 1580 et du plan cadastral de 1680 permet de localiser M^{me} de Pibrac, locataire de M. de Saint-Cist, citoyen d'Avignon, à l'emplacement du n° 6 de 1680, c'est-à-dire au sud de l'archevêché à l'angle de l'aile gauche et de l'aile méridionale. A.M. Toulouse, CC 719, p. 105 et CC 126, 34^e moulon.

23. A.D. Haute-Garonne, 3E 12554, f° 231, bail à besogne du 30 octobre 1599 avec le maçon Rieupeyroux.

24. A.D. Haute-Garonne, 1G 935, n° 5, PA 228.

25. A.D. Haute-Garonne, 1G 935, n° 7 (chambres) et 50 (billard). 3E 12554, f° 231 (cuisine).

26. A.D. Haute-Garonne, 1G 935, n° 11, bail à besogne du 19 juillet 1593 avec Jean Godail, charpentier, et Raymond Bourdoncle, maçon.

27. A.D. Haute-Garonne, 1G 935, n° 44 (projet), 47 (1593) et 48 (1592). Le mot balcon n'apparaît que dans le projet non daté, dans lequel chambre du balcon et salle haute sont synonymes.

Le cardinal de Joyeuse quitte Toulouse pour Rouen en 1605, ce qui ne l'empêche pas de payer de ses deniers la construction de la voûte du chœur de la cathédrale après l'incendie du 9 décembre 1609 qui a ravagé l'église (28). Les habitudes de bonne gestion et la tenue de comptes détaillés continuent pendant la vacance épiscopale. L'entretien de l'archevêché est assuré (29). Le vicaire général du diocèse profite en 1613 de la présence à Toulouse de Pierre Levesville pour faire construire un bâtiment destiné à abriter les archives du clergé et à les protéger d'un incendie éventuel. Contre l'officialité est élevée au premier étage une salle voûtée de deux croisées d'ogives, éclairée de deux croisées et d'une demi-croisée, chauffée par une cheminée, accessible depuis l'officialité par un escalier à vis en bois. Le tout doit coûter 200 livres. Mais avant même le début des travaux, le vicaire général, prévoyant, avait commandé une table et des armoires pour ranger les archives (30).

Après une vacance de neuf ans, un archevêque est enfin nommé à Toulouse. Louis de Nogaret de Lavalette (1614-1627) trouve un archevêché en bon état et n'y effectue pas de transformations, se contentant de travaux réguliers d'entretien (31).

Comme il ne manque plus de place depuis les agrandissements du cardinal de Joyeuse, Louis de Nogaret de Lavalette décide d'abandonner la maison du balcon, mais il la fait réparer et moderniser en vue de la louer. Dès le 18 juillet 1614 il signe deux baux à besogne avec le charpentier Guillaume Monent et le maçon Jean de Saint-Paul (32). Après la démolition des vieilles murailles qui encombrement, le logis du balcon est agrandi vers l'est. Le maçon construit des murs formant un carré d'environ 4 cannes de côté. Il exécute quatre cheminées, deux au rez-de-chaussée dans la salle et la chambre basse, deux à l'étage dans la chambre du balcon et dans une autre pièce. Les fenêtres seront en pierre de taille et brique. La toiture de la maison du balcon sera surélevée pour être au même niveau que celle du corps neuf. Sur le rez-de-chaussée en brique le charpentier élèvera une façade à pans de bois recouverts de torchis. Tant au rez-de-chaussée qu'à l'étage la circulation est assurée par des galeries de bois, l'une à l'est du logis neuf, l'autre en arrière de celui-ci, la troisième « au bout » des précédentes, et par un escalier carré en bois de 12 pams de côté, montant jusqu'au galetas où il se termine par un cabinet éclairé de quatre fenêtres. La salle basse du vieux logis est transformée en cuisine et garde-manger et une cave voûtée est prévue dans le corps neuf. La porte d'entrée s'ouvre sous une des galeries et doit être assez haute pour laisser passer un homme à cheval. On insiste longuement sur l'organisation des latrines et l'on décrit non moins soigneusement l'aménagement des étables-écuries proches du mur du boulanger. Enfin la cour est pavée et les armes de l'archevêque placées sur la porte d'entrée de la maison par Artus Legoust en 1616; le chapeau de cardinal y est peint en rouge quelques années plus tard (1621) par Jean Brun (33). Mais la maison du balcon est louée dès le 1^{er} mai 1617 et cesse d'être partie intégrante de l'archevêché.

Charles de Montchal (1628-1651) succède rapidement à Louis de Nogaret. Il entreprend de grands travaux à l'archevêché devenu vétuste, mais il ne subsiste que très peu de documents les concernant. La chute d'un pilier de la galerie sur jardin a entraîné la destruction d'un cabinet à l'étage et a obligé à étayer les arcades. Elle provoque une reconstruction partielle et un réaménagement de cette partie de l'archevêché. Le bail à besogne du 20 février 1631, avec le maçon Jean Amouroux et le charpentier Antoine Vidal (34), prévoit la démolition du pilier endommagé, qui sera reconstruit non pas en bois mais en brique. Les arcades correspondantes seront refaites, les six autres piliers révisés ou refaits et la muraille du rez-de-chaussée reprise jusqu'à la hauteur de la chambrette partiellement effondrée. Il faudra aussi ouvrir à la galerie haute des fenêtres « faites à plate bandes » comme celle du cabinet. Cela entraîne la réparation d'une partie du plafond de la galerie basse et une couverture neuve sur la galerie haute, dans laquelle on ménage une cloison de « jassilat ». Deux chambres y sont pourvues de cheminées qu'il faut réparer, en particulier la petite cheminée de marbre.

28. A.D. Haute-Garonne, 1G 315, f° 93.

29. A.D. Haute-Garonne, 1G 380, f° 67 (vitres de la galerie et de la bibliothèque). 1G 381, f° 22 v° (réparations à l'officialité), 1G 382, f° 24 (dégâts à l'officialité dus à l'incendie de 1609) et 26 (escalier de l'officialité). 1G 384, f° 19 v° (escalier de l'officialité).

30. A.D. Haute-Garonne, 3E 3176-I, f° 125 et 172. 3E 3176-II, f° 19. Je remercie vivement M^{me} Michèle Éclache de m'avoir communiqué les références des actes notariés concernant les archives en 1613 et la maison du balcon en 1614 et 1616.

31. A.D. Haute-Garonne, 1G 391, f° 49 (plafonds), 50 (couverture d'un cabinet) et 65 (salle des roses) en 1618. 1G 393, f° 59 v° (vitres pour la grande salle) et 62 (cuisine et communs) en 1621.

32. A.D. Haute-Garonne, 3E 3177-I, f° 236 et 3177-II, f° 237. Ces baux sont suivis d'un bail à besogne passé par Saint-Paul et Monent avec le menuisier Jean Rigal pour l'exécution des portes, les principales en noyer et les autres en sapin, et des « placards », cf. A.D. Haute-Garonne, 3E 2915, fol. 247 v°, 12 mai 1615.

33. A.D. Haute-Garonne, 1G 387, f° 48 v° (1616). 1G 393, f° 78 (1621). On peut lire encore sur le plan de d'Aviler en 1693 le plan de la maison du balcon de 1614, dessiné en pointillé comme murs à démolir (fig. 2).

34. A.D. Haute-Garonne, 3E 12555, f° 1346.

C'est le seul bail à besogne actuellement connu de Charles de Montchal. Mais on sait par une source contemporaine (35) qu'il a voulu régulariser les bâtiments et en particulier les « offices ». Pour ce faire il a détruit les constructions qui encombraient l'espace devant l'archevêché et bâti une aile, aveugle vers l'extérieur, pour l'isoler des voisins qui jetaient leurs immondices dans la cour. Mais ces travaux ne sauraient justifier les expressions admiratives employées par les frères de Sainte-Marthe dans la *Gallia Christiana* (36) : il a rebâti, mis en une forme élégantissime et décoré le palais tombant de vétusté. Peut-être, outre l'aile sur jardin, a-t-il rénové et uniformisé la façade sur jardin de l'aile gauche. Il a fermé en tout cas la porte de Jean d'Orléans et en a ouvert une autre sur le linteau de laquelle figure une invocation (37). Il aurait élevé aussi une porte à l'entrée du passage vers le presbytère, sans doute en rapport avec les travaux de 1645 aux écuries, sur lesquels les renseignements manquent (38).

Les archevêques successeurs de Charles de Montchal ou restent trop peu de temps en place ou même ne résident pas et ne se préoccupent nullement de l'état des bâtiments. Il faut attendre M^{gr} Jean-Baptiste Michel Colbert de Villacerf (ou de Saint-Pouange) pour voir transformer le palais en quelques années.

M^{gr} Colbert est nommé par le roi à l'archevêché de Toulouse en 1687 mais n'obtient ses bulles du pape qu'en 1693. Sans les attendre, il s'installe à Toulouse en 1690, peut-être à la suite d'un incendie partiel de l'archevêché en 1689 (39). Cousin du ministre de Louis XIV, disposant d'un hôtel place Royale à Paris, il est fêré du grand goût versaillais et trouve l'archevêché démodé et ruiné d'ailleurs par un long manque d'entretien. En 1693 il fait appel à Augustin Charles d'Aviler, architecte issu de l'agence de Jules Hardouin Mansart, pour les plans de son palais (fig. 2). Les travaux cependant ne sont pas suivis par l'architecte parisien, mais par le notable toulousain Nicolas Buterne et ne sont pas totalement conformes au plan de 1693 (40).

Dès avril 1690 M^{gr} Colbert avait fait procéder à des enchères au moins disant sur un projet dont il n'est pas certain qu'il soit dû à d'Aviler. Il passe alors un bail à besogne le 27 avril 1690 avec le maçon-entrepreneur Jacques Pamiès, en présence de Nicolas Buterne, qualifié d'architecte (41). Il s'agit de démolir l'ensemble des bâtiments qui sont au sud de la cour de l'archevêché et de rebâtir un nouveau corps de logis suivant « le plan, devis et explication » qui ont été montrés au maçon, le tout à réaliser en l'espace d'un an et pour le prix de 21 000 livres. Il est intéressant de noter que M^{gr} Colbert ne débourse de ses deniers que 12 000 livres, le reste provenant d'une coupe de bois à Balma faite par son prédécesseur, d'une somme due par le cardinal de Bonzy, archevêque de 1671 à 1674, et des indemnités provoquées par le creusement du canal du midi. En 1691 les travaux sont bien avancés et M^{gr} Colbert passe un bail spécial pour la confection de l'escalier d'honneur. Il charge le tailleur de pierre Jean Pujos d'exécuter quatre-vingts marches en bonne pierre de même coloris et de les mettre en place au prix de 16 livres la marche. L'escalier est terminé avant 1693 (42).

D'Aviler vient à Toulouse en 1693 et dresse le plan des travaux qu'il y a encore lieu d'exécuter (fig. 2). Ceux-ci concernent essentiellement les écuries et le grand portail d'entrée. Pour ce faire, on détruira une maison et les anciennes écuries situées entre le corps vieux de l'archevêché et la place Saint-Étienne et les nouvelles écuries seront disposées autour d'une cour indépendante. Le projet est toutefois combattu par le chapitre cathédral qui prétend que les nouvelles constructions seront implantées sur le cimetière Saint-Étienne. D'où procès. Mais le bail

35. A.D. Haute-Garonne, 1G 312, f° 193. 1G 313, f° 217.

36. *Gallia christiana*, op. cit., col. 64 : « palatium archiepiscopale, vetuste collabens, ad formam elegantissimam redditum adornavit, cujus superliminari portae affixus hic titulus : Benedice domui servi tui, Domine, ut sit in sempiternum coram te ».

37. A.D. Haute-Garonne, 1G 935, n° 62. *Gallia christiana*, op. cit.

38. A.D. Haute-Garonne, 1G 315, f° 92. Jules de LAHONDÈS, *Les monuments de Toulouse*, Toulouse, Privat, 1920, p. 272-274. Cette porte ne figure pas sur le plan de d'Aviler à l'emplacement qu'elle occupe actuellement. Elle a sans doute été déplacée ou même ajoutée lors de travaux au XIX^e siècle.

39. A.M. Toulouse, CC 2708, f° 3.

40. Guy AHLSELL DE TOULZA, Louis PEYRUSSE et Bruno TOLLON, op. cit. A.D. Haute-Garonne, PA 228. Le plan est signé et daté « D'Aviler, 1693 ». Sont dessinés en noir ce qui existe, en rouge ce qu'il faut construire et en pointillé ce qu'il faut démolir. L'échelle est donnée en toises du royaume de France et en cannes locales.

41. A.D. Haute-Garonne, 3E 3942-II, f° 302-304 et 310. 3E 3943-II, f° 116 (fin de paie du 17 janvier 1692). Je n'ai pas retrouvé dans les minutes du notaire François Fontès les actes publiés par Célestin Douais, « L'art à Toulouse », *Revue des Pyrénées et du sud-ouest*, t. XV, 1903, p. 541-543. Le nom de l'entrepreneur est Pamiès et non Pomiès comme l'écrivait Douais. Jacques Pamiès est mort avant le 19 juillet 1700 (A.D. Haute-Garonne, 3E 3948-I, f° 197).

42. DOUAIS, op. cit., p. 542. Il figure sur le plan de 1693. Il est très admiré par les contemporains. A.D. Haute-Garonne, 1G 935, n° 61.

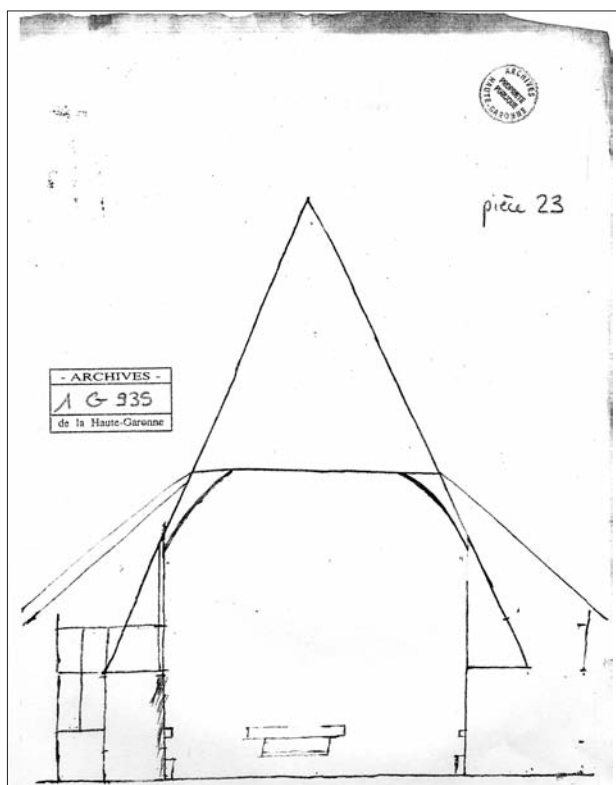


FIG. 1. CROQUIS DE LA CHARPENTE DE LA BIBLIOTHÈQUE du cardinal de Joyeuse. A.D. Haute-Garonne, 1G 935, n° 23.

à besogne avec le maçon Dominique Sarraute avait été signé le 24 avril 1694 avant l'opposition du chapitre. Il précisait qu'il fallait démolir les anciennes prisons de l'Écarlate et leur chapelle pour y construire la grande et la petite écuries, au prix de 2500 livres, le tout en brique avec moulures aux portes, aux arcades et pilastres, aux cordons et corniches (43).

D'autres travaux ont été exécutés au temps de M^{re} Colbert, mais les baux à besogne n'ont pas été retrouvés. La chapelle, à l'emplacement d'une partie de la galerie haute sur jardin, est en cours de construction en 1701 quand des maçons trouvent dans des anciens murs un trésor de 2000 pièces d'or du temps de Charles VIII. Elle est terminée au printemps 1703. Sa construction et sa décoration ont coûté plus de 42000 livres dont 14000 livres dues aux pièces d'or retrouvées, dont la valeur a été donnée par Louis XIV à l'archevêque (44). Sous son épiscopat, mais sans plus de précisions, les appartements et la grande salle du cardinal de Joyeuse ont été transformés et sa bibliothèque est devenue la salle synodale. On ignore à quelles dates exactes après 1693 la façade de l'aile gauche a été plaquée sur les bâtiments existants, l'aile droite réaménagée, le portail d'entrée érigé et l'Écarlate déplacée.

Le plan de d'Aviler prévoyait l'aménagement de l'enclos archiepiscopal au sud des bâtiments en un jardin classique inspiré de Versailles; il y manque seulement des statues. La terrasse devant l'aile sur jardin descendait par quelques marches vers un parterre de broderie en buis, suivi d'un bassin circulaire; un autre parterre de « fleurs découpées » s'étendait à l'ex-

trémité de l'aile méridionale. Une grotte et un petit édifice contigu s'élevaient au fond du jardin contre la rue Saint-Jacques. La grotte serait antérieure à M^{re} Colbert d'après Bruno Tollon; peut-être remontait-elle à M^{re} de Montchal qui avait prévu d'aménager un jet d'eau devant sa chambre d'hiver, peut-être même aux travaux du cardinal de Joyeuse. Quant au petit édifice, c'est sans doute la glacière signalée en 1759. À cette époque le jardin est en outre agrémenté d'une charmille, l'isolant de la rue Saint-Jacques, et de bosquets de marronniers (45).

Quant à la maison du balcon, elle est l'objet en 1701 d'une reconstruction, à mettre sans doute en relation avec l'édification du portail d'entrée, qui n'est pas conforme au plan de 1693. Une description très détaillée en est donnée quelques années plus tard à la mort de M^{re} Colbert en 1710. L'édifice comprenait trois caves voûtées. Le rez-de-chaussée renfermait une cuisine et une arrière-cuisine, pourvues de cheminées en anse de panier, et un vestibule menant à la cour d'entrée et à une autre cour à l'arrière avec un puits. Le premier et le deuxième étages comportaient quatre pièces par niveau. Le troisième étage, sans doute construit en pans de bois, était occupé par les chambres des domestiques et par le galetas. L'escalier en bois de 24 marches par étage était éclairé par des fenêtres au nord. La maison était séparée de la place par un portail à pilastres, architrave et corniche, où figuraient les armes de M^{re} Colbert (46).

43. A.D. Haute-Garonne, 1G 935, n° 57, 59, 60, 61 et 62. 3E 3945-II, f° 52.

44. J. LESTRADE, « Trésor trouvé à l'archevêché de Toulouse en 1701 », *Revue historique de Toulouse*, 1926, p. 125-128. Eugène MARTIN-CHABOT, « L'emploi du trésor trouvé à l'archevêché en 1701 », *Revue historique de Toulouse*, 1927, p. 25-26. Charles VIII ayant régné de 1483 à 1498, ce trésor a peut-être appartenu au cardinal d'Orléans.

45. AHLSELL DE TOULZA, PEYRUSSE et TOLLON, *op. cit.* A.D. Haute-Garonne, 1G 315, f° 92 v°, 1G 938, f° 52-54.

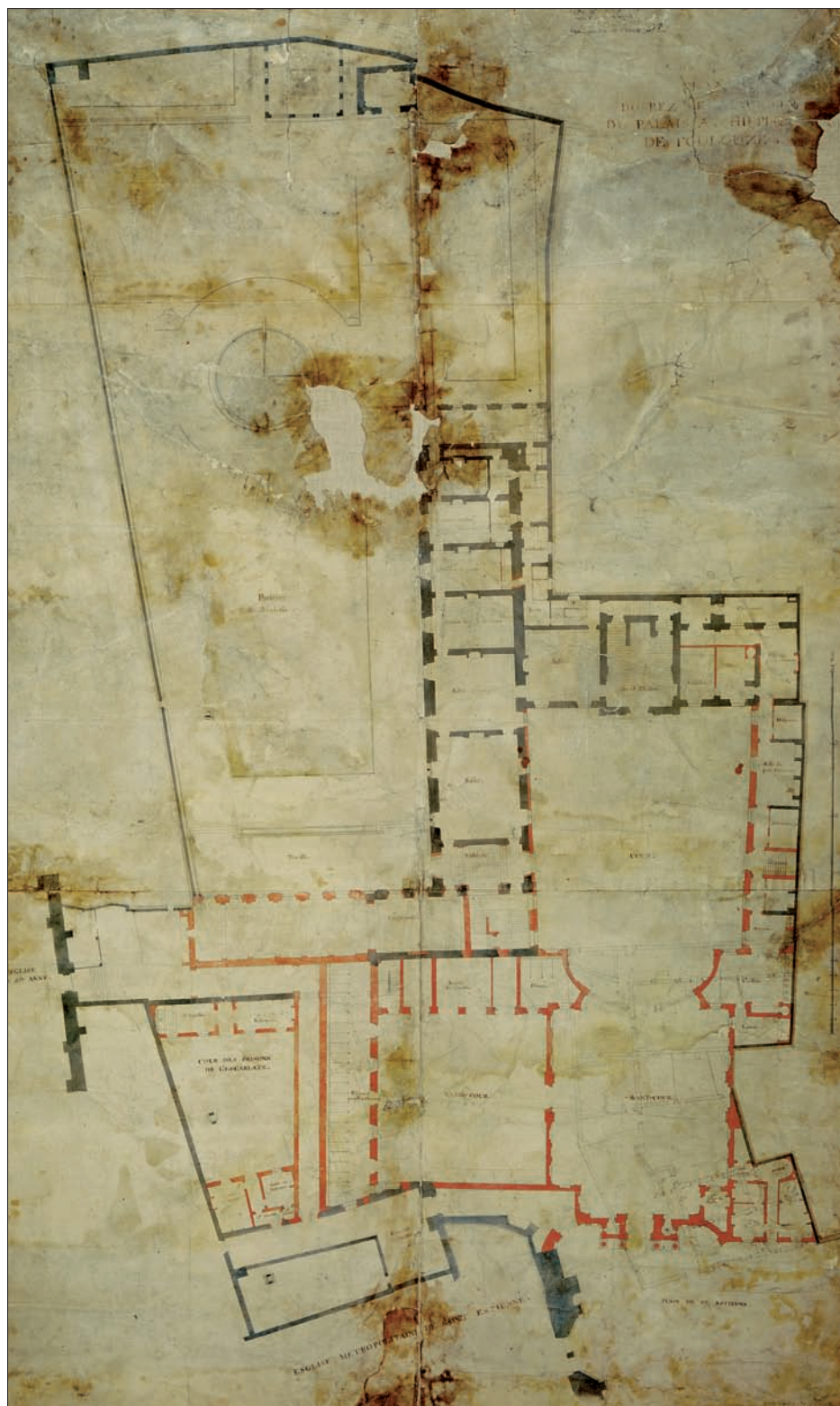


FIG. 2. PLAN DE D'AVILER, 1693. A.D. Haute-Garonne, PA 228. Cliché Conseil général de la Haute-Garonne.

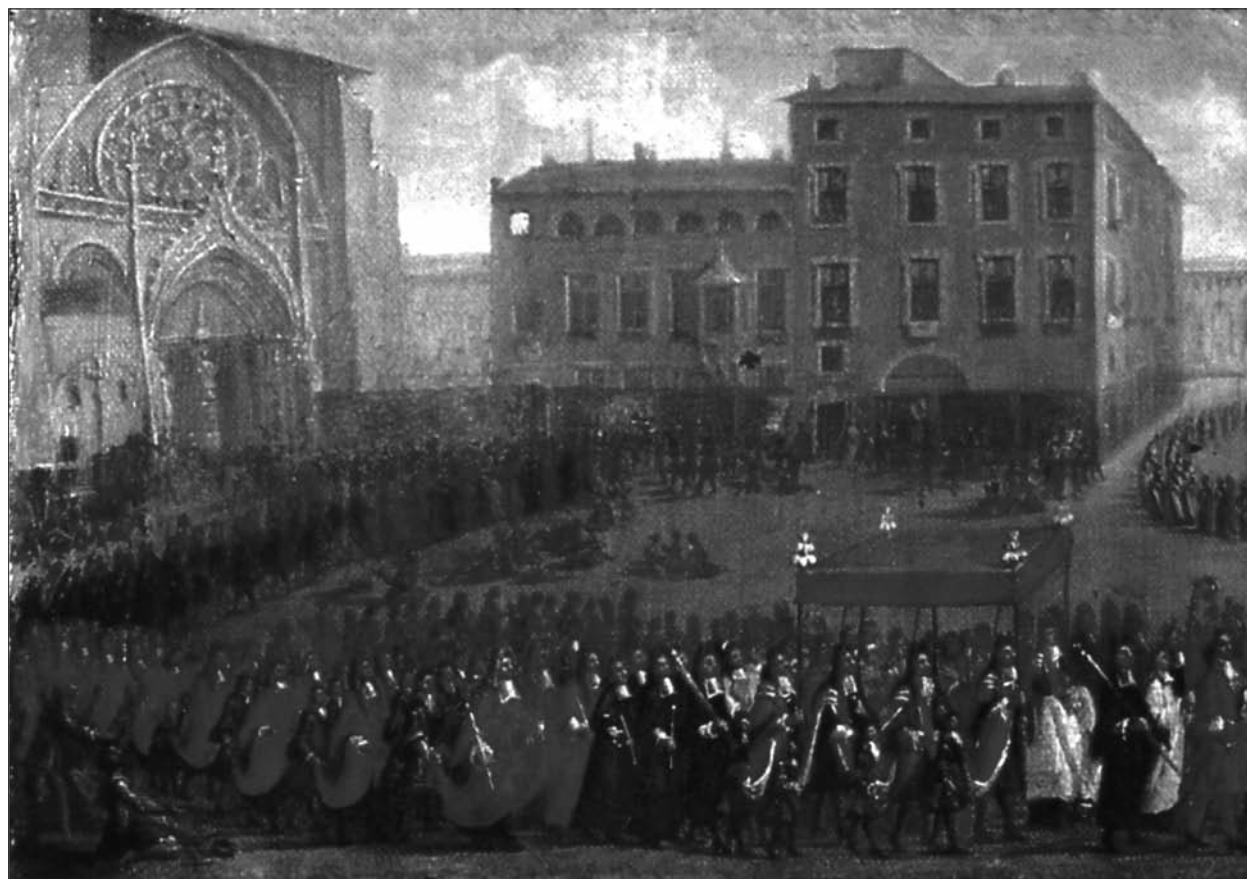


FIG. 3. PROCESSION DU CORPUS CHRISTI par Jean II Michel, détail. Cliché Archives municipales de Toulouse.

Un état des lieux concernant l'archevêché, très détaillé mais parfois difficile à interpréter, avait été établi à la mort de M^{gr} Colbert en 1710. Une autre visite officielle, après le décès de M^{gr} François de Cussol en 1759, montre qu'il n'y a pas eu de changements importants pendant cette première moitié du XVIII^e siècle, sinon dans le décor intérieur avec la pose ou le renouvellement de cheminées de marbre, de lambris, de glaces ou de tableaux (47).

M^{gr} Loménie de Brienne (1763-1788) agrandit l'archevêché en construisant des bâtiments indépendants du palais. En 1774-1775 l'architecte Jean Arnaud Raimond élève la bibliothèque du clergé à la place de l'Écarlate au fond de la cour près de l'église Saint-Jacques. En 1776 il bâtit dans le jardin de l'archevêché en bordure de la rue Saint-Jacques les deux annexes destinées à abriter la Chambre souveraine du clergé et les Archives, en faisant disparaître la grotte et la glacière. Le même architecte transforme également le décor des appartements privés et des salons (48).

Après la Révolution un rapport de l'an VIII fait état des transformations de M^{gr} de Brienne et des dégâts révolutionnaires. À cette époque les façades de la cour d'honneur étaient peintes en blanc pour tous les éléments de pierre, en rouge pour les surfaces de brique et en brun-rouge pour le fond des moulures de brique (49). Enfin la préfecture, remplaçant l'administration du district, s'installe dans l'ancien archevêché le 27 juillet 1808.

46. A.D. Haute-Garonne, 3E 3949, f° 203 v°. 3E 12556, f° 472.

47. A.D. Haute-Garonne, 3E 12556. 1G 938.

48. A.D. Haute-Garonne, 1G 935, n° 53, 54 et 55.

49. A.D. Haute-Garonne, 4N 43.

Les images

Les vues de l'ancien archevêché sont rarissimes et celles de la préfecture guère plus nombreuses avant la seconde moitié du XX^e siècle. Deux représentations figurent sur les plans de Toulouse du XVII^e siècle (50) et trois croquis sont conservés aux Archives départementales de la Haute-Garonne.

Le plan publié par Tavernier à Paris en 1631 (fig. 4) aurait été exécuté d'après des renseignements fournis par un Toulousain. Pour l'archevêché il ne semble guère conforme à la réalité; toutefois il utilise peut-être des éléments réels, mal mis en perspective et hors d'échelle. En effet les dispositions générales des rues dans le quartier Saint-Étienne sont exactes dans l'ensemble. La tour carrée crénelée pourrait représenter l'officialité, le clocher disproportionné serait celui de la chapelle des prisons, le mur entre ces deux bâtiments délimiterait l'espace propre à l'archevêque. En avant de la tour, la construction élevée pourrait être le logis ancien avec la bibliothèque du cardinal de Joyeuse, mal orienté et localisé. Au sud l'aile basse serait la galerie sur jardin et les constructions entre celle-ci et la place Saint-Étienne seraient les communs. Ces représentations se voient plus ou moins déformées sur tous les plans dérivés de Tavernier. Si l'on considère la mauvaise orientation des bâtiments et l'inexactitude des élévations, on peut penser que le graveur de Tavernier n'a pas disposé de dessins, mais seulement de descriptions orales ou écrites, qu'il a interprétées avec plus ou moins de bonheur.

La vue du plan de Jouvin de Rochefort en 1678 (fig. 5) est plus réaliste, même si les proportions et les localisations ne sont pas parfaites. On distingue bien le logis vieux avec ses cinq fenêtres et ses cheminées, la galerie sur jardin et sa façade imposante avec une porte surmontée d'un *oculus*, qui évoque le portail de M^{re} de Montchal et la fenêtre ouverte au-dessus, enfin un corps de bâtiment méridional, qui correspond sans doute à une partie des communs de Charles de Montchal. Mais pour des raisons de lisibilité l'aile droite de l'archevêché n'est pas représentée, pas plus que les prisons de l'Écarlate et la vicairie.

Trois croquis de la bibliothèque du cardinal de Joyeuse (51) montrent le toit aigu coiffant la charpente et l'appentis plus plat (fig. 1 et 6). On identifie aussi le

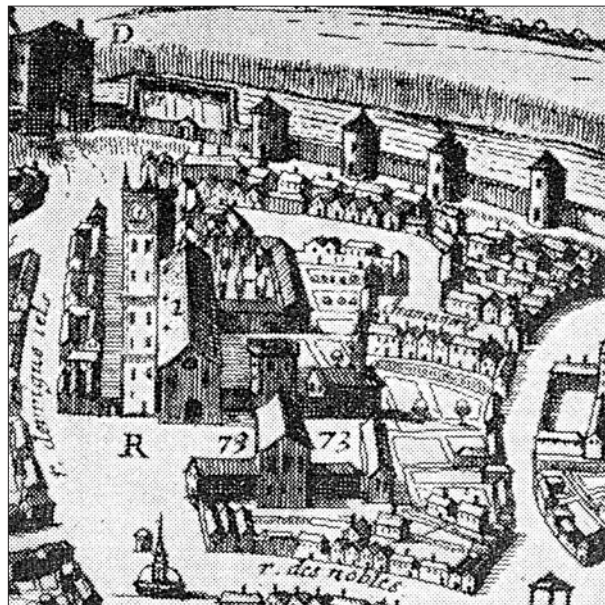


FIG. 4. PLAN TAVERNIER, 1631, détail.

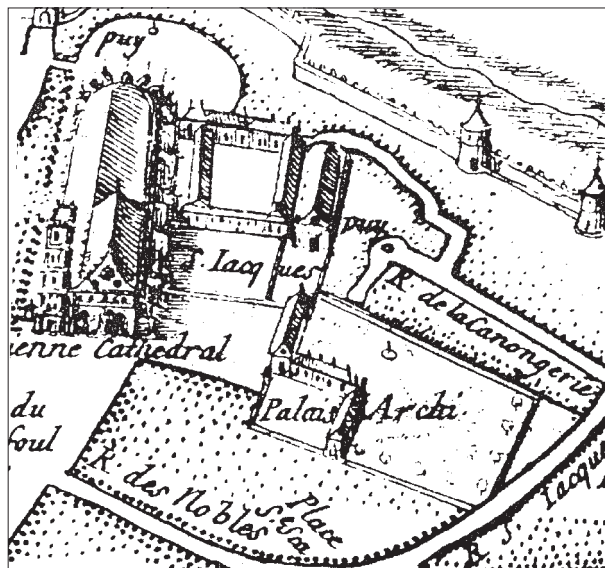


FIG. 5. PLAN JOUVIN DE ROCHEFORT, 1678, détail.

50. Claude RIVALS, Roger CAMBOULIVES, Georges ANGELY, *Toulouse d'après les plans anciens*, Toulouse, 1972, reprint Marseille, Lafitte, 1988, p. 33 et 46.

51. A.D. Haute-Garonne, 1G 935, n° 22 et 23.

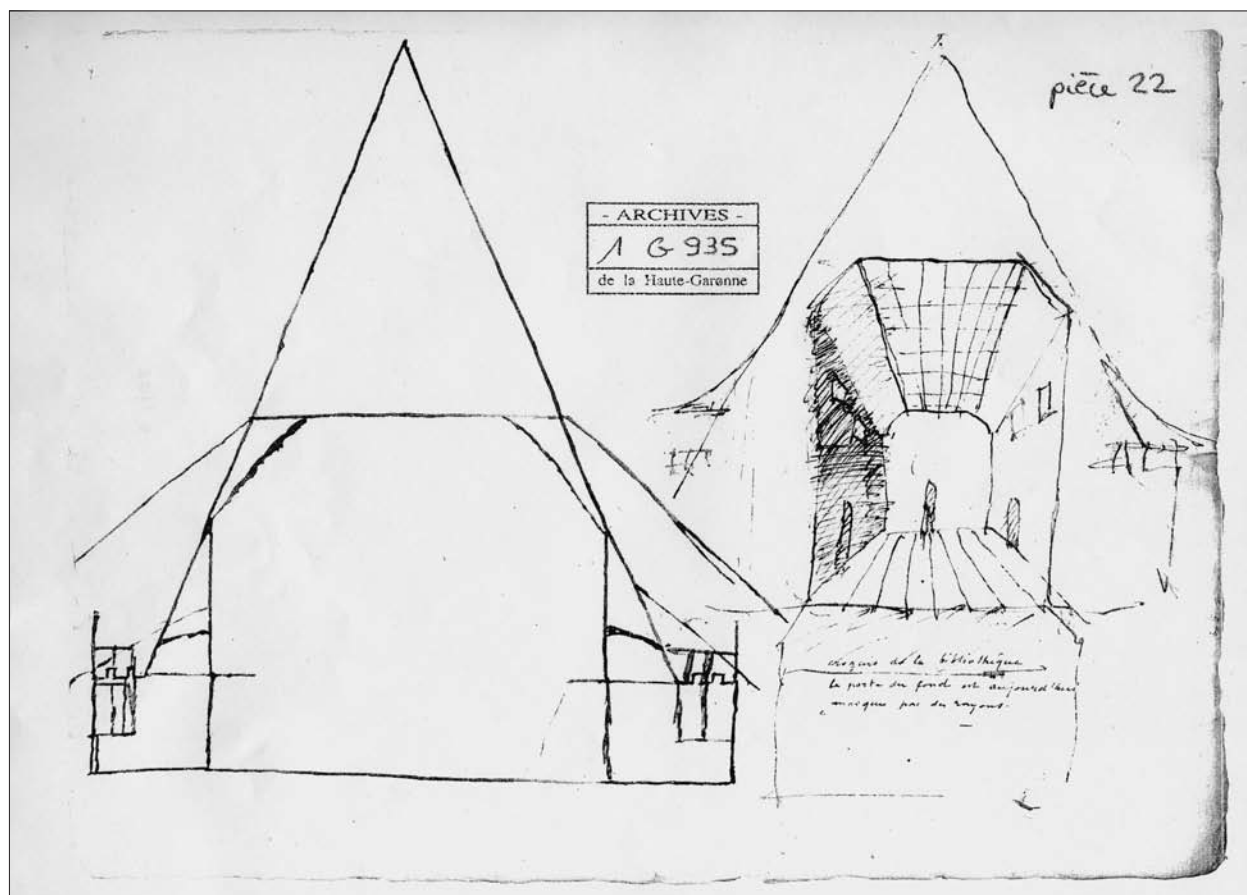


FIG. 6. CROQUIS DE LA BIBLIOTHÈQUE DU CARDINAL DE JOYEUSE. A.D. Haute-Garonne, 1G 935, n° 22.

plafond porté par une partie arrondie, ou tout au moins en oblique. L'extrémité inférieure de la charpente repose sur un mur prolongé par des créneaux bien représentés et le « chassilat » est figuré par un double trait interrompu à l'entrée de la fenêtre. La pièce n° 22 est la plus intéressante des deux. Outre le croquis de la charpente et de ses appuis, elle offre une vue intérieure des locaux: porte d'entrée cintrée au fond de la bibliothèque, plafond à la Philibert Delorme, deux lucarnes rectangulaires de chaque côté sous l'arrondi et deux autres ouvertures cintrées à droite et à gauche au ras du sol qui conduisent aux grandes croisées.

Le tableau de Jean II Michel (fig. 3) représentant la procession du *Corpus Christi* ou celle des Corps saints vers 1700 donne une vue synthétique de Toulouse (52). Entre la cathédrale et le groupe de maisons de la place Saint-Étienne devrait être visible l'archevêché de M^{gr} Colbert. Rien n'est discernable sinon peut-être deux fenêtres superposées à droite. Par contre la maison du balcon est bien reconnaissable avec son balcon sous une sorte de petit pavillon se détachant en blanc sur la façade de brique.

52. *Toulouse, parcelles de mémoire*. Catalogue d'exposition du Musée des Jacobins, Toulouse, Archives municipales, 2005, n° 73, p. 202-204, fig.

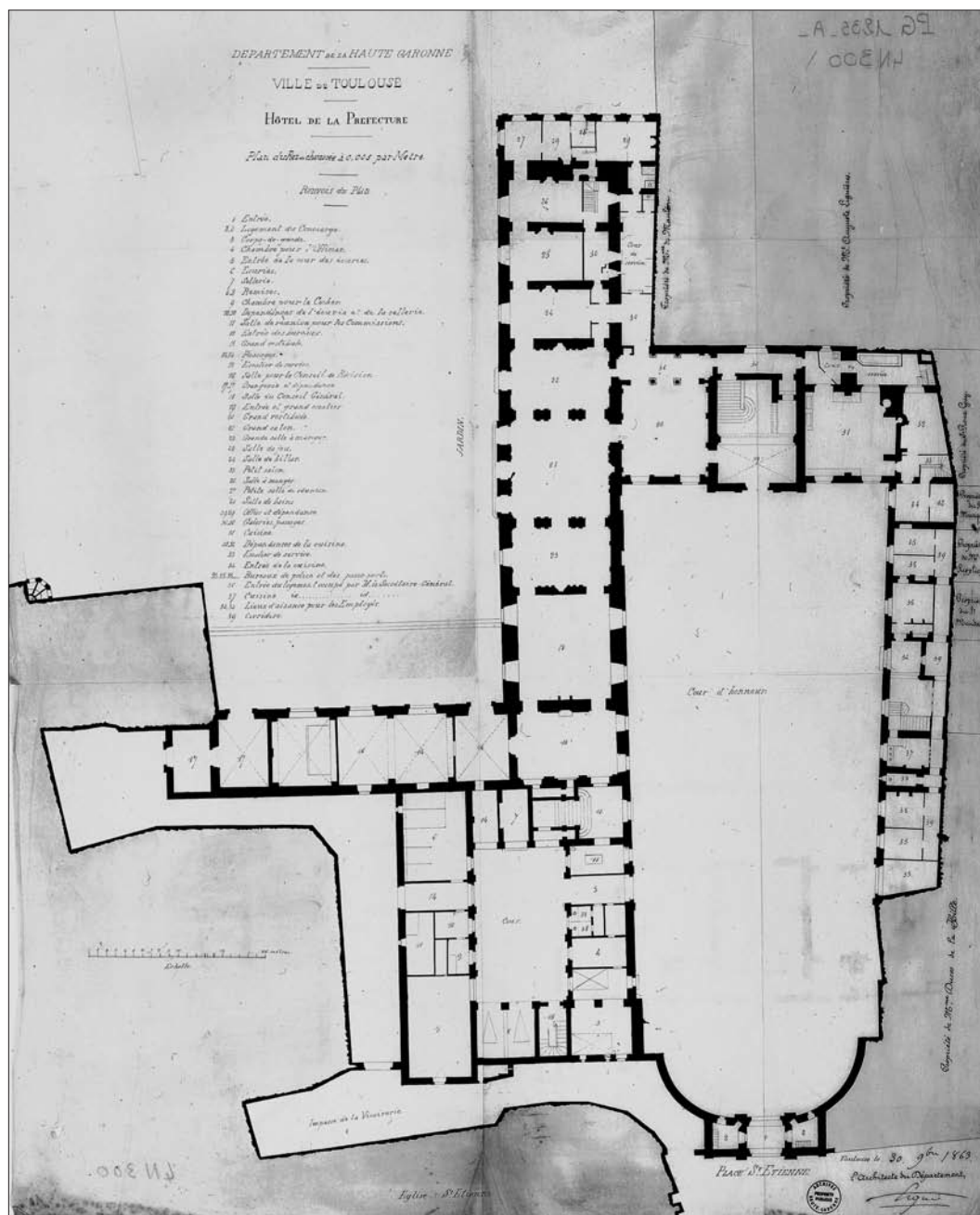


FIG. 7. PLAN DU REZ-DE-CHAUSSEE par Esquié, 1863. A.D. Haute-Garonne, PG 1235.
Cliché Conseil général de la Haute-Garonne.

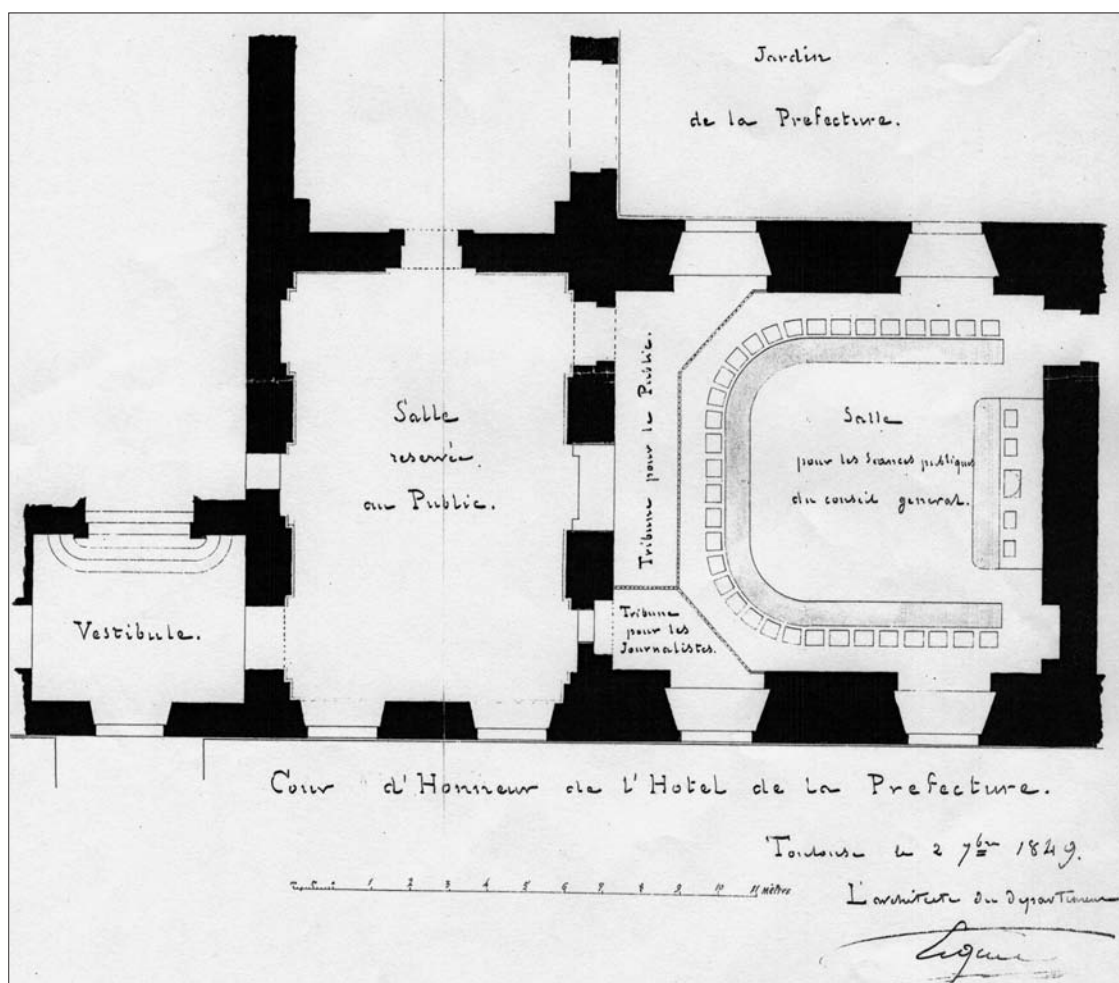


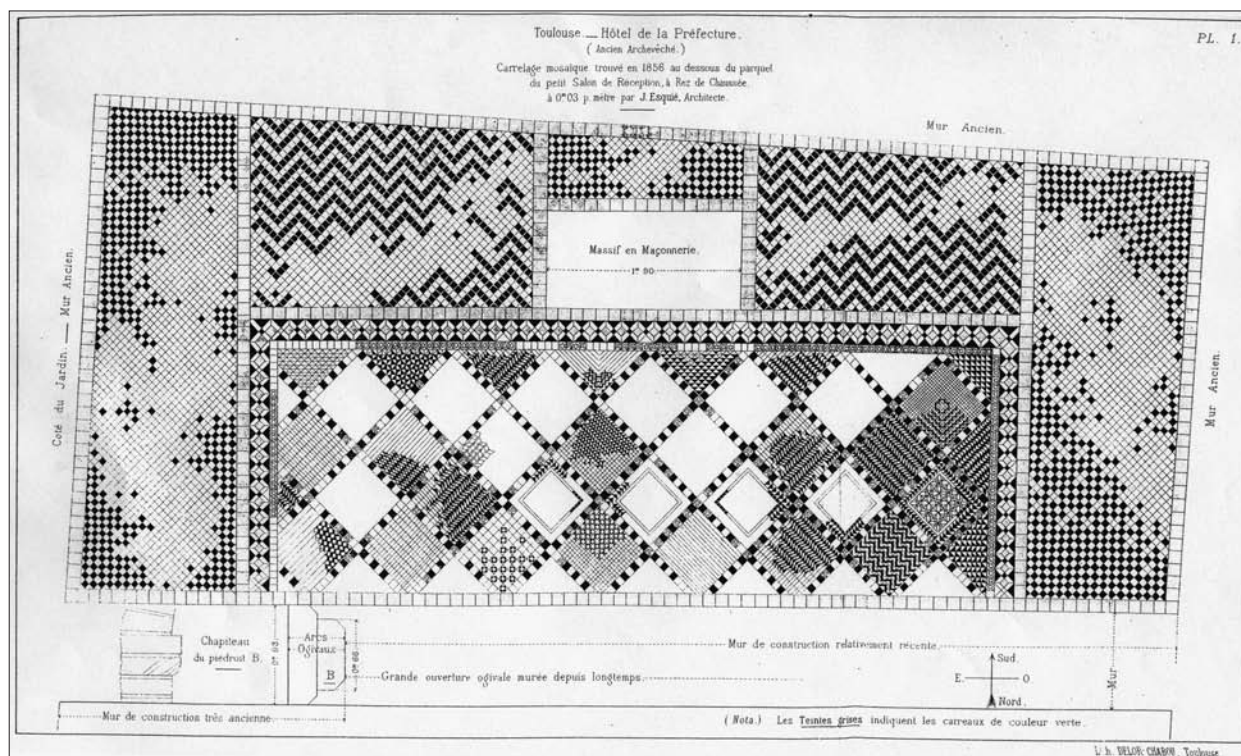
FIG. 8. PLAN PARTIEL DU REZ-DE-CHAUSSÉE par Esquié, 1849. A.D. Haute-Garonne, PG 1169, B.

Ce qui subsiste

Pour la localisation des différentes pièces il faut se reporter au plan de d'Aviler de 1693 (fig. 2) ou aux plans dressés par J. J. Esquié et datés du 30 septembre 1863, concernant le rez-de-chaussée (fig. 7), le premier et le second étages (53). Ce sont les seuls plans d'ensemble conservés à Toulouse... avant le règne des ordinateurs à la Préfecture.

Plans, coupes et relevés divers, même partiels et tardifs, contribuent à la connaissance des anciennes constructions, à défaut de fouilles pratiquées sur le site. Ainsi en 1849 le plan soigneusement dressé par Esquié pour l'installation du Conseil général (fig. 8) montre-t-il bien les différences d'épaisseur des murs, différence qui induit en général une différence d'époque de construction: de 1,20 m à 1,80 m, suivant la manière dont on prend la mesure, pour les murs côté jardin et côté cour d'honneur du Conseil général, 1,20 m pour les murs de la salle du public et 0,70 m seulement pour les murs est et ouest du vestibule. Or les murs côté jardin et côté cour d'honneur mesurent 1,40 m d'après une coupe de l'architecte Auguste Delort en 1875. Cela correspond à peu près aux 7 pams du mur

53. A.D. Haute-Garonne, PA 228 (d'Aviler). PG 1235 (Esquié).

FIG. 9. CARRELAGE DE LA CHAPELLE d'après Esquié, « Notes », *M.A.S.I.B.L.T.*, 1878

existant au pignon sud avant le cardinal de Joyeuse. Ces murs sont donc du XV^e siècle. Le mur pignon nord est plus difficile à localiser. En effet le mur qui sépare les pièces 13 et 18 du plan de 1863 (vestibule et Conseil général) a la même épaisseur (1,20 m) que les murs nord et sud de l'aile sur jardin. Tous ces murs sont vraisemblablement contemporains au temps du cardinal de Joyeuse et l'ancien mur pignon nord a disparu lors des transformations du palais au XVI^e siècle (54).

La plus ancienne trace matérielle des bâtiments de l'archevêché est apparue en 1856 lors de travaux de réparations du mur entre le petit salon de réception et la salle de billard (55). À la suite de lézardes, le mur a été repris en sous-œuvre par Esquié. Du côté du jardin, à 1,70 m sous le niveau du salon, a été trouvé un carrelage bien conservé (fig. 9), constitué de carreaux monochromes, jaunes, noirs et verts, et de carreaux polychromes incrustés représentant des fleurs de lys et des rosaces, disposés en panneaux et bandeaux, sans compter deux panneaux géométriques, laissant nue une partie en maçonnerie au centre du côté sud. Esquié datait ce carrelage du début du XIII^e siècle. Q. Cazes, par comparaison avec ceux de Moissac, les rajeunit vers 1290, mais les décors géométriques de cercles croisés et de pseudo-chevrons pourraient être plus tardifs (56). D'après Esquié, quelques éléments de ce carrelage, en grande partie détruit lors des travaux, seraient encore en place, mais totalement inaccessibles.

Sous le mur entre billard et salon, à 3,20 m du parement intérieur du mur côté jardin, Esquié a relevé à l'extrémité du carrelage la présence d'un arc brisé en brique à deux rouleaux moulurés, dont subsistaient alors un piédroit et le bandeau formant tailloir, portant des traces de peinture verte, bleue et noire, ainsi que la naissance de l'arc. Il a calculé la hauteur de cet arc qui culminerait à 5,94 m. Si la largeur de cet arc mesuré par Esquié est bien de 7,40 m, il n'aurait pas été dans l'axe de l'autel, ni dans celui du carrelage, il aurait donc été ajouté.

54. A.D. Haute-Garonne, PG 1169, B (1849), 1171 et 1235 (1863). 1G 935, n° 5.

55. A.D. Haute-Garonne, 4N 62, rapport du 20 août 1856 de Jacques Jean Esquié sur la reconstruction éventuelle de la préfecture. Ce qui concerne la chapelle est repris presque textuellement dans J.-J. ESQUIÉ, « Notes sur les carrelages émaillés trouvés à Toulouse », *M.A.S.I.B.L.T.*, 7^e série, 1878, p. 397-415, fig. A.D. Haute-Garonne, PG 1235, pièces n° 23 et 24.

56. Q. CAZES, *op. cit.*, p. 150-151. E. Christofer NORTON, « Les carreaux de pavage en France au moyen âge », *Revue de l'art*, n° 63, 1984, p. 59-72.



FIG. 10. FAÇADE SUR JARDIN de l'aile gauche. *Cliché A.M. Toulouse, L.-E. Friquart, L. Krispin.*



FIG. 11. DÉTAIL DE LA FAÇADE SUR JARDIN de l'aile gauche. *Cliché A.M. Toulouse, L.-E. Friquart, L. Krispin.*



FIG. 12. FAÇADE DE L'AILE SUR JARDIN. Cliché A.M. Toulouse, L.-E. Friquart, L. Krispin.

D'ailleurs Esquié distingue le « mur de construction très ancienne » à l'appui de cet arc, les « murs anciens » ouest et est et le « mur de construction relativement récente » obturant l'arc. On peut donc imaginer une chapelle non voûtée, carrelée au XIII^e siècle et agrandie plus tard sans doute au début du XV^e siècle au temps de Denis Dumoulin.

Cette chapelle existait encore en 1631 quand on refait l'escalier descendant à la chapelle en y ménageant six marches au lieu de cinq, preuve de la surélévation des sols voisins (57). Elle a dû disparaître au temps de M^{re} Colbert puisqu'une chapelle basse figure sur le plan de d'Aviler à l'extrémité méridionale de l'aile gauche. Elle est devenue une cave décrite en 1759 : « au mur de refend du côté du parterre on trouve une brèche faite à ce mur par laquelle on entre sous le plancher du sol du salon de compagnie, ce plancher est porté par deux murs de refend qui tiennent lieu de poutre ». Cette chapelle-cave semble encore exister en l'an VIII (58). Peut-être serait-il possible d'en retrouver quelque trace dans une cave non voûtée sous ce salon.

L'archevêché du XV^e siècle est un peu mieux connu. Son emprise au sol est très identifiable car ses murs de brique ont 7 pams d'épaisseur, soit environ 1,50 m. Ce sont les murs est et ouest de l'aile gauche depuis la naissance de l'aile sur jardin jusqu'au mur de refend au sud de la salle à manger de 1863 (pièce n° 26). Entre ces limites les murs des deux façades subsistent tant au rez-de-chaussée qu'au premier étage et au mur pignon sud. En effet lorsqu'Esquié fit tomber les enduits de la salle synodale, on vit apparaître de nombreuses ouvertures de portes et fenêtres remontant aux constructions antérieures ; certaines dataient du cardinal de Joyeuse, d'autres étaient certainement plus anciennes (59). Sans doute existent-elles toujours sous les enduits et peintures modernes.

57. A.D. Haute-Garonne, 3E 12555, f° 1348.

58. A.D. Haute-Garonne, 1G 938, f° 114-126. 4N 43, p. 42 : « au dessous du troisième salon du côté du jardin cette partie est terminée par un plancher supporté par un pilier avec des jambes de force placé à droite de l'entrée près le mur du jardin, au-dessous duquel est un patin qui est en partie pourri et a occasionné un affaissement ».

59. ESQUIÉ, *op. cit.*



FIG. 13. LA COUR D'HONNEUR vue depuis le clocher de la cathédrale.
Cliché A.M. Toulouse, L.-E. Friquart, L. Krispin.

Le palais du XV^e siècle comportait au rez-de-chaussée, outre la chapelle dont il a été question plus haut, deux grandes salles. L'une, le grand tinel, occupait à peu près la salle du Conseil général du plan de 1849. L'autre, la salle des roses, qu'a encore vue Catel, n'est pas exactement localisée, mais elle se trouvait peut-être entre la chapelle et le tinel, à l'emplacement du grand salon, dont les murs de refend sont plus épais que les murs de refend voisins. De ces aménagements ne subsistent que ces murs de refend, cachés sous des habillages classiques ou modernes (60).

Les importants travaux du cardinal de Joyeuse ne sont guère visibles. À l'extrémité méridionale du palais du XV^e siècle, il a fait renforcer le mur pignon primitif, portant son épaisseur de 7 à 9 pams, soit environ de 1,50 m à 2 m. Ainsi a-t-il été possible d'aménager un escalier à l'intérieur du mur pour mener à la sacristie nouvellement bâtie au-dessus de la chapelle et à la garde-robe. Cet escalier intérieur existait encore au temps de M^{re} Colbert et était transformé en couloirs et passages tant au rez-de-chaussée qu'au premier étage au milieu du XIX^e siècle (fig. 2 et 7). Il est vraisemblable qu'on retrouverait la trace de cet escalier intérieur dans le mur de refend qui sépare les actuelles cuisine et salle à manger (61).

De la bibliothèque du cardinal de Joyeuse il ne subsiste pas grand-chose. Les dispositions générales n'avaient pas changé quand elle était devenue la salle synodale, où se réunissaient les prêtres du diocèse le jeudi saint ; elles n'avaient pas été transformées non plus par la Révolution ni par le remplacement de l'archevêché par la préfecture. Que les fondations en aient été plus ou

moins désagrégées par le passage d'un canal souterrain d'évacuation des eaux du jardin ou qu'il y ait eu malfaçon, les murs de cette pièce présentent des désordres dès le XVIII^e siècle. Ceux-ci se sont accentués avec l'affaissement du plafond du grand salon en dessous et ont nécessité l'étalement de la salle en 1840. Aussi les travaux entrepris en 1870 pour y installer les archives départementales ont-ils consisté à redresser le mur côté jardin, déversé de 0,60 m, et à consolider par des bandes de fer le plafond du rez-de-chaussée (62). Sur l'un des croquis de la charpente de la bibliothèque (fig. 6) l'archiviste Augustin Adolphe Baudoin a écrit à l'encre : « Croquis de la bibliothèque. La porte du fond est aujourd'hui masquée par des rayons ». Les archives départementales ont en effet occupé ces lieux de 1877 à 1910 (63). Après le départ des archives, la salle a été divisée en bureaux et son volume d'ensemble a disparu.

Les constructions de Charles de Montchal ont laissé beaucoup plus de traces qu'on ne le croit en général. Dans l'aile droite, le mur de fond, les murs de refend et sans doute les parties basses de la muraille côté cour d'honneur, entre l'aile méridionale et le passage, remontent à ses travaux. Dans l'aile méridionale la grande cuisine voûtée fait

60. Il ne faut pas prendre pour un témoin du palais du XV^e siècle la porte gothique à gauche du grand portail d'entrée, donnant accès à l'accueil du public. Elle provient de la démolition de l'hôtel de Jacques Rivière, 1 rue Pierre Brunière, et a été transportée à cet emplacement par l'architecte des Bâtiments de France Letellier il y a une dizaine d'années.

61. Ce mur, ayant été doublé sur toutes ses faces, mesurait 2,30 m d'épaisseur lors de ma visite du 22 mars 2006.

62. A.D. Haute-Garonne, 1G 938, p. 24 et 50. 4N 43, p. 57. 4N 62. 4N 65 et PG 1171.

63. Pierre GÉRARD, « Les archives de la Haute-Garonne, leur évolution depuis 1790 », *M.A.S.I.B.L.T.*, vol. 142, 16^e série, t. I, 1980, p. 119-132. Baudoin a en outre relaté en 1874 sur la chemise contenant les pièces 22 et 23, le fait que sous la Révolution un maçon y avait pratiqué une cache pour dissimuler les vases sacrés de la chapelle dans des murs de plus d'un mètre d'épaisseur.

partie des communs qu'il a édifiés puisqu'elle figure sur le plan de d'Aviler et que celui-ci prévoit de la transformer. Dans l'aile gauche la façade sur jardin (fig. 10) avec ses ouvertures de brique et pierre est antérieure à M^{sr} Colbert puisqu'elle figure sur le plan de d'Aviler et que ce mélange de matériaux n'est plus à la mode dans le milieu parisien à la fin du XVII^e siècle (fig. 11). Elle témoigne du goût de la régularité qu'avait M^{sr} de Montchal et elle a été incrustée avec beaucoup de soin dans les constructions antérieures pour en faire disparaître les ouvertures trop diverses. Elle a tenu compte en effet des murs de refend entre lesquels les nouvelles fenêtres sont régulièrement percées. Par ailleurs l'aile sur jardin (fig. 12) a fait l'objet de travaux importants à la suite d'un effondrement partiel. Les deux premières travées voûtées d'arêtes sont portées sur le plan de d'Aviler, alors que le reste de l'aile est à construire. À l'étage les fenêtres de Montchal étaient séparées par des plates-bandes. Il est vraisemblable que la façade avec son rez-de-chaussée en arcades, ses voûtes d'arêtes, ses grandes fenêtres en plein cintre séparées par des tableaux et ses *oculi* ovales au-dessus, a été édifiée en grande partie au temps de M^{sr} Colbert à l'imitation de ce qu'avait commencé Charles de Montchal. La simplification des moulures des ovales d'ouest en est montre un changement de parti ; mais il n'est pas certain que les trois *oculi* orientaux soient d'origine car il n'en est pas question dans la visite de 1710 (64).

M^{sr} Colbert a apporté à Toulouse le goût versaillais et l'extérieur des bâtiments conserve de nombreux éléments de son époque. Le portail d'entrée décoré de la tête d'Hercule donne accès à une cour d'honneur qui, grâce à lui, paraît homogène. Il a fait édifier l'aile méridionale avec son escalier monumental, son balcon et son fronton décoré de ses armes. Partant de là, l'architecte a imaginé une répartition des ouvertures, séparées par des tableaux peu saillants et des cordons horizontaux, qui a été plaquée sur ce qui existait alors des ailes droite et gauche. Ce modèle harmonieux, mais pas exactement symétrique, s'est imposé jusqu'à nos jours (fig. 13) : les nouveaux bureaux de l'aile gauche et la fermeture de l'hôtel Ducos ne dépareillent pas l'ensemble. Mais cette régularité n'est qu'extérieure. D'Aviler n'a pas tenu compte des murs de refend comme l'avait fait M^{sr} de Montchal et, à l'intérieur, les fenêtres ne sont pas à égale distance des murs.

On doit aussi à M^{sr} Colbert l'achèvement de l'aile sur jardin. La façade existe toujours, mais la chapelle qu'elle renfermait au premier étage a complètement disparu. Subsistent l'escalier d'accès et la galerie qui entourait celui-ci, sans leur décor d'origine, ainsi que, au rez-de-chaussée, les salles voûtées de l'orangerie en arrière du promenoir. C'est également à M^{sr} Colbert qu'il faut attribuer la pièce à l'extrémité méridionale de l'aile gauche. Prévue pour être une chapelle (elle est ainsi dénommée sur le plan de d'Aviler), elle n'est plus maintenant qu'une cuisine... Enfin la cour des écuries subsiste en partie. Les arcades de la forge, des écuries et des remises sont en place et une partie des poutres est visible dans certains bureaux de l'entresol. On retrouve donc assez facilement des témoins de l'activité de bâtisseur de M^{sr} Colbert. Mais les aménagements intérieurs, plus soumis à la mode, ont à peu près tous disparu. Quelques cheminées de marbre et quelques plafonds à la française, cachés par de faux-plafonds, existent encore dans des bureaux de l'aile droite, mais on ne sait s'ils sont contemporains de M^{sr} Colbert ou plus tardifs.

À M^{sr} Loménie de Brienne remonte l'aménagement intérieur des pièces de réception du rez-de-chaussée. Sont toujours debout rue Saint-Jacques la Chambre du clergé et les Archives, du moins l'extérieur, témoins d'un art néo-classique sévère. Par contre la bibliothèque du clergé, du côté de la chapelle Sainte-Anne, a disparu derrière des bureaux modernes, mais l'escalier existe toujours.

En ce début du XXI^e siècle, l'ancien archevêché de Toulouse paraît remonter au XVII^e siècle, mais ce n'est qu'une apparence. Les murs du XV^e siècle en effet subsistent en grande partie et ont influencé l'implantation générale des bâtiments, tant de l'aile gauche sur la cour d'honneur que de l'aile sur jardin. Le goût de la symétrie a provoqué au XVII^e siècle une régularisation des percements sans toucher à la structure de base. Elle s'est d'abord appliquée sous M^{sr} de Montchal à la façade sur jardin de l'aile gauche, puis sous M^{sr} Colbert à l'aile méridionale avec son grand escalier, enfin aux façades sur la cour d'honneur. Ces dispositions ont été tellement admirées que leur classicisme s'est imposé encore aux XIX^e et XX^e siècles, quand la cour d'honneur de l'archevêché, devenu la préfecture, a été complètement fermée par de nouveaux bureaux aux façades identiques.

64. A.D. Haute-Garonne, 3E 12556, p. 420. PG 1235. En 1863 le plan d'Esquié pour le second étage montre les irrégularités de ces *oculi*. L'*oculus* central a d'ailleurs été remplacé par un cadran solaire lors de restaurations.